

GARNET MONDAIN.

- 6 Janvier - Bal des Chevaliers de la XIIe Nuit.
12 Janvier - Bal de Nérée.
17 Janvier - Bal des Mittens.
21 Janvier - Bal des Olympiens.
24 Janvier - Bal des Faustians.
26 Janvier - Bal des Mithras.
27 Janvier - Bal des Mystic Maids.
28 Janvier - Bal d'Obéron.
29 Janvier - Bal des Prometheus.
31 Janvier - Bal des Atlantéens.
1 Février - Bal de Momus.
4 Février - The Carnival German.
5 Février - Arrivée de Ber.
7 Février - Procession et Bal de Prothée.
8 Février - Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février - Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Du 30 décembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.
Fahrheit Centgrade
7 h. du matin... 28
Midi... 42
3 P. M... 44
6 P. M... 44

Zélaya au Mexique

Comme nous l'avons annoncé dans le journal d'hier, le président-démissionnaire du Nicaragua, Zélaya, est au Mexique; il est même dans la ville de Mexico, et maintenant qu'il est loin du théâtre de sa méfiance, sa puanteur se change en renommée, et pour un peu il serait insolent.

An cours d'un entretien qu'il a eu avec un journaliste quelconque, il aurait dit qu'il n'éprouvait aucun sentiment mauvais à l'endroit du peuple américain, ni à l'endroit du gouvernement.

Le Secrétaire d'Etat Knox est mal renseigné et l'opinion publique aux Etats-Unis n'est pas favorable; mais j'ai foi en l'avenir, a-t-il ajouté, et les événements me justifieront aux yeux de ceux qui m'accusent de orgueil.

Zélaya pensait jeter le discredit sur l'administration de M. Knox des affaires de l'Etat, dit qu'avec M. Etha Root ses relations étaient des plus cordiales. Il admet cependant que les circonstances sous le règne de M. Knox sont autres qu'elles n'étaient sous le règne précédent, et que celles de l'heure présente sont regrettables aussi pour les Américains que pour les peuples de l'Amérique Centrale.

Ex-président de Nicaragua peut-être pas un génie, mais il a la faiblesse commune à bien des hommes, sinon à tous, de ne pas admettre son ou ses torts; et pour ne pas se laisser bercer par le poids de l'opinion populaire le condamnant, il veut amoindrir M. Knox en le représentant comme un dangereux ouvrier dé-faite.

Tout ce que dit le tyran en fait doit être accepté comme grand sauté.

Il n'est pas de son sens fumé, dit, avec beaucoup de raison, un vieil adage. Si donc la révolution a éclaté au Nicaragua, c'est que le peuple sentait s'apaisant sur lui tous les jours de plus en plus le poids d'un lourd joug. Que l'administration de Zélaya ait dépla à quelques individus, rien de surprenant en cela; on ne conteste pas tout le monde et son père; mais pour qu'elle ait dépla à une partie du peuple, il faut

qu'elle ait été répréhensible. Il n'est pas douteux que si Groce et Cannon avaient été des traitres, c'était le droit et le devoir de Zélaya de les faire juger et exécuter; il n'est pas de punition trop sévère pour la trahison, le plus odieux des crimes.

Avant de s'arrêter à aucun parti, M. Knox, lorsque lui est arrivée la nouvelle de l'exécution de ses compatriotes, a demandé au gouvernement du Nicaragua une explication sur l'incident. Il était si simple alors, si réellement l'acte de Zélaya impliquait les deux prisonniers à la mort, s'était accompli dans des conditions normales, avait, en d'autres mots, été révoqué de légalité; il était si simple, révoqué-nous, de se rendre au désir de M. Knox et de prononcer un secrétaire d'Etat que d'abord la justice avait eu son cours et que le droit des gens n'avait pas été méconnu.

Mais Zélaya n'a pas voulu, par orgueil sans doute, faire les choses correctement; et c'est la faute qu'il a commise qu'il paie si cher aujourd'hui; il se doit de le pouvoir honteusement, obligé de quitter son pays dans l'ombre en quelque sorte, avec le mépris d'une partie de son peuple.

Quelle sera la fin de ce désagréable incident? Un avenir prochain nous le dira. Il est difficile de concevoir l'abandon par M. Knox des poursuites contre Zélaya, après les énergiques menaces prises par le gouvernement américain. Mais il est des secrets d'Etat qu'il n'est pas donné au vulgaire de pénétrer. Les chancelleries ont des conversations qui ne sont pas livrées à la publicité; il faut espérer que l'incident pourra se clore sans suites regrettables. Zélaya déchoit du pouvoir n'y laissant qu'un mauvais souvenir; c'est là déjà une punition oracelle. Qu'il rentre dans la vie privée et que l'on lui se fasse sur sa piétre individualité.

A propos d'une inauguration.

On vient d'inaugurer à Paris, boulevard de Port-Royal, en face de la rue de la Santé, tout près, par conséquent, de l'hôpital qu'il fonda, et qui porte son nom: la statue du grand chirurgien Jules Péan, membre de l'Académie de la Légion d'honneur, et à qui la science est redevable d'immenses progrès.

Le président de la république assistait à la cérémonie. Il était entouré de MM. Alfred Mézières, sénateur, membre de l'Académie française; président du comité; de Selves, préfet de la Seine; Leprieux, préfet de police; Caron, président du Conseil municipal; Landouzy, doyen de la Faculté de médecine; professeur Pozzi, et de plusieurs membres, auxquels s'étaient joints Mme veuve Péan, ses deux filles, de

très nombreux médecins et chirurgiens des hôpitaux, parmi lesquels nous nous bornerons à citer MM. les docteurs Delannay et Brochin, deux des élèves préférés de Péan, et qui continuent ses traditions de bienveillance, de bonté et de savoir.

M. Alfred Mézières, en faisant la remise du monument à la Ville de Paris, a prononcé un éloquent discours. Il a rappelé ce que fut Jules Péan; il a justifié de ce que les grands opérateurs tels que lui deviennent les bienfaiteurs de l'humanité par le soulagement qu'ils apportent à des maux antérieurs implacables, par l'habileté avec laquelle ils détruisent le germe de la souffrance.

D'autres discours furent prononcés par MM. le préfet de la Seine, Caron, président du conseil municipal; le professeur Pozzi, membre de l'Académie de médecine, et les docteurs Delannay et Brochin.

Des incidents se sont ensuites, dont nous rendons compte plus loin.

Jules Péan a été l'honneur de la chirurgie française. La simple énumération de ses découvertes, de ses recherches, de ses ouvrages qu'il a publiés, de ses mémoires aux Académies remplirait une colonne de ce journal. Son habileté, son coup d'œil, son sang-froid étaient prodigieux; aussi ses leçons de l'hôpital Saint-Louis sont-elles restées célèbres. Il abordait avec un égal bonheur toutes les parties de la science chirurgicale, et ses succès sont dus, non pas seulement à sa supériorité d'opérateur, mais encore, mais surtout à sa connaissance approfondie de l'anatomie.

On a dit de lui qu'il se faisait payer très cher par les riches, mais il ne demandait rien aux pauvres, et dans l'article qu'il publiait récemment dans la "Patricie", M. Henri Rochefort faisait connaître deux faits qui montrent à quel point Jules Péan était désintéressé et bon.

Pendant de nombreux mois, écrivait le célèbre polémiste, Péan a soigné la dernière fille de mon camarade de déportation Olivier Pain, et non seulement il n'aurait jamais rien voulu recevoir de moi, à qui la petite avait été confiée par son père mourant, mais comme elle était, à la suite d'une chute, atteinte d'une maladie de la moelle épinière, il tenait encore à me fournir les appareils dont l'enfant avait besoin.

Un des rédacteurs de l'"Intransigeant", que je dirigeais alors, s'était blessé assez grièvement à la main; il venait l'entraîner à la porte de journal et le pensait dans sa voiture, n'ayant jamais une minute libre.

Péan a attaché son nom à l'invention de la pince hémostatique, grâce à laquelle les opérations les plus graves peuvent être entreprises sans perte notable de sang. La pince hémostatique est employée dans le monde entier, et des milliers de patients doivent au génie du grand praticien français d'avoir conservé dans leurs veines la ligne vitale qu'un physiologiste a dénommée justement: "la chair coagulante".

Le maître de Péan fut Nélaton; Nélaton, l'âne des gloires de second Empire, et que l'Empereur nomma son chirurgien ordinaire. La célébrité de Nélaton date du jour où il fut appelé auprès de Garibaldi, qui, blessé d'un coup de feu à Aspromonte (août 1849), était menacé de l'amputation. Deux chirurgiens d'une haute valeur, le docteur anglais Partridge et le docteur russe Pétigoff, préparaient déjà leurs instruments pour procéder à l'o-

pération qu'ils jugeaient indispensable, lorsque Nélaton survint.

Au moyen d'un stylet de son invention, Nélaton explora le blessure, constata la présence d'une balle qui fut extraite le lendemain et remit Garibaldi sur pied, à la grande surprise de ses confrères qui n'en revenaient pas.

Cette cure eut un retentissement considérable, et la réputation du grand chirurgien s'en accrut. L'héritier de cette sûreté de diagnostic; lui non plus ne se trompa pas lorsqu'il se trouvait en présence d'un de ces cas de vant lesquels le médiocre hésite. Comme Nélaton aussi, il se fit passer, le cas échéant, de tous ces instruments perfectionnés qui ornent les vitrines de certains cabinets. Et, en effet, le meilleur des instruments, c'est la main, cette main qui, sans trembler, sectionne les chairs palpitantes....

Nélaton et Péan sont morts, mais ils ont laissé de dignes successeurs. Faut-il rappeler ici les noms des Labbé, des Lannelongue, des Pozzi, des Delorme, des De Deuts, des Reclus, des Daplay, des Toffier, des Lucas-Championnière, des Gayot, des Doyen, et d'autres que le manque de place nous empêche de citer?

Il faut le dire hautement: si la chirurgie contemporaine a atteint ce haut degré de supériorité qui force l'admiration, elle le doit à "l'anesthésie" et à "l'antiseptie". Grâce à l'anesthésie, les malades affrontent sans soupirer les plus terribles opérations; grâce à l'antiseptie, ces opérations n'ont pas de suites graves, la suppuration notamment, l'effroyable suppuration d'autrefois est abolie.

Or, c'est à Pasteur, à l'immortel Pasteur, que la chirurgie doit ce progrès immense. Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler dans nos articles consacrés à une autre célébrité fameuse!

Entreprise colossale

Un ingénieur anglais, Sir J. Jackson est actuellement engagé par contrat dans des travaux destinés à représenter la somme formidable de 250 millions. Citons entre autres un nouveau port au cap de Bonne-Espérance, un autre à Saigon, une jetée au Ecosse, un bras-lames dans la Tyne, des docks en Espagne, un chemin de fer dans les Andes. Il ne désespère pas enfin de réaliser le fameux pont sur la Manche.

Le dieu des Cooks.

Bardaker, le créateur de ces galées rouges où se renouvellent les caravanes de voyageurs qui visitent les palais et les musées d'Europe, est né en 1801. Il avait visité lui-même tous les pays qu'il a décrits et ses attractions fameuses servent à signaler les chefs-d'œuvre dignes d'être visités par les touristes les plus exigeants.

VOLEUR REPENTANT.

Mobile, Ala 30 décembre.—Un sac à main contenant pour plusieurs milliers de dollars de bijoux, propriété de Mme Henry B. Stamps, de Gaithersburg, Tenn., qui avait été volé vendredi dernier dans un train, a été retrouvé intact aujourd'hui à sa légitime propriétaire avec prière de ne pas poursuivre d'enquête.

THEATRE DE L'OPERA.

Nous ne nous trompons pas en annonçant dans notre numéro précédent que la reprise de Carmen serait accueillie avec faveur par notre public et vaudrait à ses interprètes un éclatant succès.

Le grand musicien que fut Bizet semble avoir travaillé avec plus de soin, plus d'amour lorsqu'il composa Carmen que lorsqu'il composa ses autres opéras. Carmen, que de fois n'avons-nous pas écrit! est l'œuvre ciselée, caressée d'un maître, d'un très opulent coloriste de la composition lyrique; c'est aussi celle d'une personnalité originale, s'appliquant à écarter des sentiers battus, à laisser sa fantaisie prendre librement son vol, à glaner avec indépendance vers les sphères de l'imagination, comme les hirondelles vers les régions ensoleillées; sans souci des conventions, des formules.

Oui, la Carmen de Bizet qui immortalisa d'abord aussi celle de Mérimée — disons cela bien bas, chuchotons-le pour ne pas être entendus les outranciers de l'école nouvelle, hors la leur, point de beauté — Carmen fut bien une évolution dans le monde musical. Ce fut une création toute réelle, et c'est à cela peut-être qu'il faut attribuer les étranges hésitations du public parisien, qui, au début, ne comprit vraiment pas la portée de la partition, ne sut pas la mesurer et la traite même avec une indifférence qui fut une blessure dont souffrit beaucoup Bizet, et dont il saigna jusqu'à son dernier jour, ce jour trop tôt venu, hélas!

Néanmoins il avait foi en sa Carmen; lui, qui était épris plus encore de Don José, et dont il mourut peut-être. Il en parlait, il en écrivait comme d'une création dont on peut être fier. L'opus, à propos d'œuvres précieuses et très distinguées pourtant, avait été d'une grande sévérité pour sa propre individualité, il sentait qu'il était arrivé, dans ces quatre actes, à l'un des sommets les plus élevés par son rôle d'artiste. Mais à cette justice consciencieusement rendue se mêlait souvent, le plus souvent quelque chose d'amer dans le cœur, dans l'esprit, comme il pressentait tristement que la mort rôdait déjà autour de son génie et ne lui laisserait pas le temps, la joie immense de jouir, auprès d'une mère idolâtrée, de la revanche que Paris et la France lui donneraient un jour, pleine, éclatante.

En complet l'ouïssance de son talent si plein de verdure, de fierté, d'aristocratie, Bizet est mort. Mais elle est venue, cette revanche qu'il avait perçue peut-être à travers les lueurs de l'imagination, qui, elle aussi, flamboie sur les lointains, les rapproche, les fait entrevoir, comme dans une aurore boréale. Oui, les lauriers poussent aussi, poussent surtout sur les tombes parfois.

Mme Sterckmans dans le rôle de Carmen hier soir a confirmé notre prédiction. Elle ne s'est pas bornée à une exécution d'après les règles de la technique; la femme s'est beaucoup mêlée de la partie. Chant et jeu se sont mêlés; tantôt alertes, sonneries, provoquant; tantôt émus, énergiques, passionnés; surtout au second et au quatrième acte. L'artiste dont nous avons souvent admiré le jeu et qui jamais n'oublie que l'action est une nécessité de la rampe était toujours la même; elle s'est laissée emporter par les situations. Elle était sur la bonne pente, et elle y est restée.

Mlle Sterckmans nous a porté une création étrange, typique qu'est la petite cigitière,

telle que l'a comprise l'auteur; tout à tour exquieusement tendre et féroce passionnée; rôle qui a besoin d'être nuancé pour qu'on lui trouve de la saveur. Nous avons entendu bien des artistes dans ce rôle et jamais n'en avons trouvé deux qui lui donnaient la même interprétation, sauf dans ses grandes lignes.

Le très souple talent de Mlle Sterckmans lui a permis de nous représenter une Carmen avec cette couleur locale qui est l'âme, dirons-nous, de l'œuvre de Bizet. Notre public de la semaine a fait hier soir, plus ample connaissance avec cette artiste qui, jusqu'ici, n'avait guère eu l'occasion de se révéler, remplissant toujours par complaisance des rôles d'importance secondaire. Il n'y avait que le public du dimanche qui la connaît et qui la salue, la fête, l'accueille le dimanche dans l'opérette, où elle est véritablement reine.

Nous pouvons en autant dire du chant et du jeu de M. Zocchi; aucun passage de son rôle n'a manqué de réussite. Son Don José a les flammes qui lui prêtent librettiste et compositeur. La tempête grande en ce brigandier et son coup de Navaja de la fin est excellentement exécuté.

M. Zocchi, nous nous plaignons à le répéter, étudie à fond tous ses rôles; il les fouille, les pénètre et en fait ressortir le caractère vrai. Et si l'acteur est parfait, le chanteur ne l'est pas moins.

Plus on entend M. Zocchi et plus il charme. Dans son duo, au premier acte avec Micaëla, son émotion a été poignante du souvenir de sa mère dont la douce image lui sourit dans une lettre qu'elle lui fait parvenir au régiment.

M. Chadal a été très applaudi après le morceau si pittoresque, si créatif, si émouvant du toréador. Bien joué, bien phrasé; et de la diversité dans le coloris, de l'ampleur et ce nous ne savons qu'où qu'on nomme au théâtre, l'autorité.

La représentation a parfaitement marché; les chœurs et l'orchestre contribuant pour une large part à en relever l'éclat.

Le chœur: "Nous marchons tête haute, comme des soldats, a été très applaudi; il est généralement chanté par des bimbins; mais à défaut des bimbins, ce sont des choristes, les plus courtes en taille, qui les ont remplacés hier soir. Dame! on remplace bien le lapin par un chat dans certaines circonstances, pourquoi la substitution d'un chat à un lapin n'aurait-elle pas été faite? Le remarquable ensemble du chœur fait honneur au chef d'orchestre, M. Tartuac, si ce n'est toujours des moindres détails en tout.

Rappelons qu'à l'occasion du Premier de l'An une matinée sera donnée et que Haenel et Gretel et Coppélia en feront les frais. De ces poupées, nous ne sommes sûr

qu'il leur manquera la parole, se- rant données aux fillettes que désignent cette fête que d'un nomme la Chance

Ce soir, spectacle double: La Navarraise et Le Jongleur de Notre Dame. Dimanche, en matinée: Manon le soir, Miss Helyett. Est-ce assez de pain au moins sur la planche! et du meilleur, n'est-ce pas?

ORPHEUM.

Toujours beaucoup de monde à l'Orpheum pour applaudir à l'exécution de l'excellent programme de vendredi qui y est donné cette semaine.

Changeement de programme lundi après midi.

TULANE.

"The Merry Widow" remplit la salle chaque soir au Tulane et il en sera sans doute de même jusqu'à la fin de la semaine, car notre public ne semble pas devoir se lasser de siffler d'entendre la charmante opérette de Lehar.

En matinée demain. La semaine prochaine Mme Fiske dans "Salvation Nell", pièce d'un profond réalisme qui met en scène la vie des bas-fonds de New York.

CRESCENT.

"Ward et Vokes" les populaires comédiens donneront demain leurs deux dernières représentations au Crescent.

A partir de dimanche l'affiche de ce théâtre portera "The Golden Girl", une comédie musicale jouée pour la première fois à la Nouvelle-Orléans.

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents par semaine

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: 25 Cents par semaine

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: 25 Cents par semaine

EDITION DU DIMANCHE

Pour les Etats-Unis, port compris: 25 Cents par semaine

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Le 59 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

XIV

A LA CASERNE

(Suite.)

—Mon père est mort, dit-elle, et je suis seule.

—Elle avait baissé la tête.

—Elle se redressa, et avec le courage des âmes fortes, elle se leva et dit: —

—Vous espérez déjeuner ici?

—Sans doute.

—Ce fat Brinco qui s'empressa de donner cette réponse.

—Et aussitôt il ajouta: —

—Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Colette; je suis là pour vous aider.

—Elle se débarrassa de son voile tandis que la Breton s'occupait des chevaux et les deux amis la virent, en un instant, allumer le feu, trouver des œufs dans le poulailler et un morceau de veau froid, reste du dîner de l'enterrement du garde qui avait eu lieu la veille.

Jean de Vrigny s'était installé à café-thé sur une chaise dans la grande église qui, avec une petite salle et deux manèges, composait tout ce logement.

—Et donc, pendant qu'elle faisait à la hâte ses préparatifs, il la questionna: —

—Alors, vous avez perdu votre père, mademoiselle Colette?

—Il y a trois jours.

—Vous n'avez plus de parents?

—Aucun.

—Non, sans doute vous ne savez rien de moi, mais nous avons dû partir pour de lointains voyages et nous sommes rentrés

en France depuis quelques jours seulement. Venez voyez que nous avons gardé un bon souvenir de vous. Vous n'avez donc pas vu le marié?

—Non.

—Où a-t-il été demandé ce pendant?

—Plusieurs fois mais j'ai refusé.

—Pourquoi?

—Vous le savez... Je ne pouvais pas quitter mon père devenu très souffrant, et puis...

—Un peu de courage. Achevez.

—Et puis le mariage ne me plaisait pas.

—Et maintenant?

—Je ne sais plus ce que je vais faire ni où j'irai. Mon père est mort presque subitement. On doit le remplacer et on m'a accordé huit jours pour débarrasser la maison. D'ailleurs, elle est trop isolée et je ne pourrais pas y demeurer seule. Je couche chez des amis de Vieux-Moulin qui m'ont donné une petite chambre. C'est un hasard que vous m'avez rencontrée ici.

—Un hasard heureux peut-être. Permettez-moi une question amicale.

—Dites.

—Vous n'êtes pas riche, ma pauvre Colette?

—Pas trop.

—La demande avait été faite d'un ton si doux qu'elle amena un triste sourire sur le visage de la jeune fille.

Jean de Vrigny reprit: —

—Voyons, sincèrement, qu'allez-vous faire?

—Je ne sais pas.

—Consentiriez-vous à vous placer dans une honorable maison... près d'une jeune dame à laquelle vous devriez être toute dévouée et qui aura certainement pour vous tous les égards que vous pouvez désirer?

—Avec bonheur, monsieur. Ne faut-il pas toujours que je cherche une place et un métier? Les autres s'en débarrassent à tout prix!

—Vous seriez femme de chambre dans une sorte de petit château.

—Bien loin....

—En Normandie. Nous vous verrions quelquefois en passant, d'Angerville et moi.... Nous sommes un peu les voisins de cette dame....

—Elle est mariée?

—Oui.

—Jeune?

—Très jeune.... Vingt-deux ou vingt-trois ans....

L'ancien lieutenant fixe Colette et ses yeux plantés que ses paroles essayèrent de faire passer sa pensée dans l'esprit de la jeune fille.

—Elle est mariée?

—Oui.

—Jeune?

—Très jeune.... Vingt-deux ou vingt-trois ans....

L'ancien lieutenant fixe Colette et ses yeux plantés que ses paroles essayèrent de faire passer sa pensée dans l'esprit de la jeune fille.

—Elle est mariée?

—Oui.

—Jeune?

—Très jeune.... Vingt-deux ou vingt-trois ans....

L'ancien lieutenant fixe Colette et ses yeux plantés que ses paroles essayèrent de faire passer sa pensée dans l'esprit de la jeune fille.

est belle autant que bonne et sans reproches, et que nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit malheureuse. Vous avez compris?

—Oui.

Colette mit le table, aidée de Brinco qui s'empressa autour d'elle, et lorsque les deux amis eurent terminé leur modeste déjeuner, Jean de Vrigny attira sa jeune hôtesse dans un coin et lui demanda: —

—Avez-vous réfléchi?

—Je n'en ai pas besoin, monsieur.

—Vous acceptez?.....

—Avec reconnaissance.

—Et rentrant à Compiègne, il expédia à la petite baronne de Glatigny la dépêche suivante: —

—Avez-vous trouvé femme de chambre pour votre amie. Lettre suit.

—Et presque aussitôt que ce télégramme, la brave Charlotte recevait ces quelques lignes: —

—Ma chère baronne,

—Nous vous recommandons, Jacques et moi, une jeune personne qui remplira parfaitement, sous nos auspices, les conditions voulues pour la place dont vous avez parlé devant nous, auprès de madame Dufrene.

—C'est la fille d'un garde qui vient de mourir dans la forêt de Compiègne.

—Elle est seule et n'a plus de parents, de moins de parents proches.

"Elle s'appelle Colette Perret.

"Vingt-trois à vingt-quatre ans, une bonne santé, une figure agréable, du courage et de l'intelligence à souhait.

"Si elle a un peu d'éducation à faire pour ses nouvelles fonctions, ce ne sera pas long.

"Nous pensons qu'elle a toutes les qualités de cœur et d'honnêteté qui peuvent rassurer votre amie sur son dévouement et lui donner la plus entière confiance en elle.

"Fait-il vous l'expédier?

"Ce sera, je pense, une excellente acquisition.

"Nous vous envoyons, en attendant la réponse, avec nos respects, toutes nos amitiés pour vous et pour M. de Glatigny.

"Votre tout dévoué,

"JEAN DE VRIGNY."

Sans aucun retard, les deux amis reçurent cette réponse par télégraphe: —

"Expédiez votre colis. Sera bien reçu."

—Et voilà comment quatre jours plus tard la pauvre fille de garde arriva avec sa mince bagage à la Colette, à la grande joie de Brinco, l'ordonnance du marquis d'Angerville, qui se disait: —

—Nous allons devoir des pays, ma petite Colette, et nous nous reverrons.